

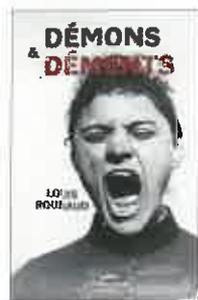
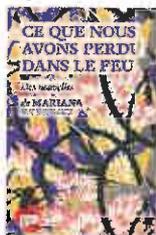
HISTOIRES EXTRAORDINAIRES

Certains livres peuvent vous gâcher les vacances. Je suis obligé de vous raconter où j'ai lu Mariana Enriquez. J'ai découvert *Ce que nous avons perdu dans le feu* au sud du Vietnam, sur une île paradisiaque où je me reposais en famille. La première nouvelle du livre, *L'Enfant sale*, décrit un mendiant de 5 ans comme il y en a aussi à Paris, en bas de chez moi. Sauf que celui-ci est décapité.

Mme Enriquez est une brillante journaliste argentine révélée par Dave Eggers dans sa revue *McSweeney's*. Ses nouvelles se situent à mi-chemin entre le conte fantastique et le thriller policier. Elle explore Buenos Aires, ses délinquants, ses travestis, ses narcotrafiquants, mais aussi ses jeunes filles amoureuses et frustrées. Elle m'a rappelé cet hilarant film argentin à sketches : *Les Nouveaux Sauvages* (2014). Elle distille le même humour noir, la même violence sarcastique. Dans *L'Hôtel*, elle évoque un charmant lieu de villégiature installé dans une ancienne caserne de police où l'on torturait les opposants sous la dictature militaire... Soudain j'ai regardé ma plage autrement. Le bonheur me semblait un accident fragile et malléable. A 500 mètres à droite de ma plage de sable fin, pendant un siècle, les Français avaient ouvert le baignoire de Poulo Condor, un établissement nettement moins accueillant que le spa Six Senses Côn Dao. Les Vietnamiens y cassaient des cailloux avec des boulets

aux pieds, quand ils n'étaient pas enchaînés, nus, à trente dans des cages minuscules. Mariana Enriquez a gâché mon séjour balnéaire en Cochinchine, en m'empêchant de fermer les yeux sur l'étrange réalité qui m'entourait. Ma fille voulait que je vienne me baigner dans la piscine avec elle mais je ne pouvais pas quitter ces contes effrayants. La señora Enriquez est une Virginie Despentes qui aurait abusé d'Edgar Poe. En ce moment, le public préfère les *feel good books*, la littérature Prozac, vous savez, les livres dont votre meilleure amie dit « *ce bouquin m'a fait un bien fou* » et, quand vous retournez le bouquin pour voir la couverture, vous lisez ceci : « *Ta deuxième vie commence quand tu comprends que tu n'en as qu'une.* » (Or c'est à ce moment précis que votre deuxième vie commence, le jour où vous comprenez que votre meilleure amie est une conne). Mesdames et messieurs, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. La littérature n'est pas un anxiolytique. La bonne littérature dérange, agace, traumatise et révolte. Marina Enriquez fait de la littérature. Les autres vous anesthésient. A vous de choisir si vous préférez le sommeil ou le réveil.

Ce que nous avons perdu dans le feu, de Mariana Enriquez, Éditions du Soussol, 238 p., 19 €. Traduit de l'espagnol (Argentine) par Anne Plantagenot.



REPORTAGE

DINGO DOSSIER

*** DÉMONS & DÉMENTS, de Louis Roubaud, L'Éveilleur, 173 p., 18 €.

Grand reporter très reconnu en son temps – il était admiré par Emmanuel Bove et Simone Weil –, responsable d'un livre mythique (*La Croix gammée*, après un voyage en Allemagne), Louis Roubaud, qui publia sa première nouvelle sous l'égide d'Octave Mirbeau avait, au début des années 30, publié un feuilleton pour le journal *Détective* (pas celui que vous connaissez) un fascinant reportage chez des « fous », comme on disait encore à l'époque. Impeccablement écrit, le sujet n'est pas – comme on pourrait s'y attendre – une dénonciation des établissements psychiatriques, mais un authentique voyage chez des dingues. Le résultat est assez terrifiant, mais aussi, il faut bien l'admettre, souvent très drôle (comme cette entrevue avec une patiente qui apprend les nouvelles par « *les vapeurs du radiateur* »), même si le constat est implacable : « *Cent cinquante insociables ne peuvent former une société. Cette foule est une solitude.* » N. U.

POLAR

CONTES D'APOTHECAIRE



*** LA CHRONIQUE DE TALLINN, d'Indrek Hargla, Gaïa, 412 p., 23 €. Traduit de l'estonien par Jean Pascal Ollivry.

Depuis le décès de sa femme, Melchior l'apothicaire n'a plus goût à rien. Il abuse de ses potions aux vertus visiblement très lénifiantes.

En ce 14 juin 1432, jour de fête du Corpus Christi, la guilde du Saint-Sacrement présente un mystère où l'on rejoue les derniers moments du Christ. Plus tard, tous ses membres se retrouvent pour un banquet à l'issue duquel le frère Hinric est retrouvé pendu. En se donnant la mort loin de sa

communauté, il semble avoir oublié le vieux dicton « *Il est doux de mourir chez les Dominicains* ». Le suicide étant considéré comme un crime contre Dieu, il devra être pendu une seconde fois, entre deux chiens, au gibet de la ville où on le laissera pourrir. Un sort que Melchior refuse d'envisager pour son ami. Sortant de sa torpeur, il décide d'enquêter. L'auteur joue habilement avec les ingrédients du polar médiéval et ajoute sa touche d'exotisme, l'histoire se déroulant en Livonie (Baltique orientale). La découverte d'un vieux manuscrit, l'usage ingénieux de poisons, les étranges habitants de la léproserie, les derniers templiers, des chevaliers teutoniques... Le cocktail est parfaitement maîtrisé jusqu'à la dernière page, qui réserve une surprise de taille !

SYLVIE MARCOVITCH